2

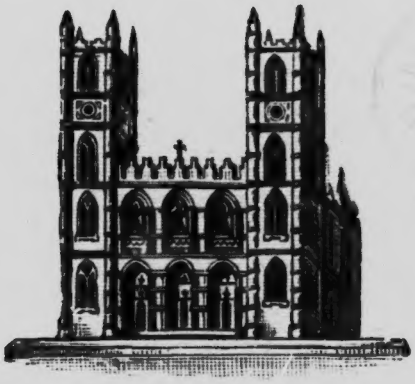
9

LA

Leçon de la Mort

Par

M. l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE



269.—

Troisième Conférence du Carême de 1917

NOTRE-DAME DE MONTREAL

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE
79, rue St-Jacques, Montréal

AC921
P3
M075
PX4

Droits réservés, Canada, 1917.

National Library of Canada
Bibliothèque nationale du Canada

LA LEÇON DE LA MORT

Mes très chers frères,

L'humanité s'est longtemps refusée à la méditation de ses fins dernières ; elle était occupée de futilités trop importantes pour prendre au sérieux cette petite affaire : son éternité.

Pascal s'irritait de voir ses contemporains si peu attentifs au problème de leur avenir. " L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est... Pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette fin de leur vie, cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit. Elle m'étonne et m'épouvante, c'est un monstre pour moi."

Bossuet dénonce lui aussi cette légèreté qui, jusque devant nos tombes toujours ouvertes, éloigne comme importunes les pensées les plus graves : " Les mortels n'ont pas moins soin de les ensevelir que d'enterrer les morts mêmes."

L'hécatombe, l'innombrable hécatombe, nous a durement tirés de cette torpeur. En plantant à larges coups sa faux dans nos chairs, la mort a réussi enfin à planter son problème dans notre insouciance. Nous n'y pouvons plus échapper cette fois. Il se pose en per-

manence sous nos yeux ; en toute conscience, il exige une réponse.

Dans les pays belligérants, la plupart des familles sont en deuil ; les autres dans l'attente d'un deuil qui peut chaque jour les frapper. Un à un les foyers se marquent du signe de tristesse, indiquant qu'ils ont immolé, l'une de leurs vivantes tendresses au salut de la patrie. Des femmes se voilent de noir et ajoutent le sacrifice de leurs larmes au sacrifice du sang répandu par le héros qu'elles aimaient.

La mélancolie d'un crêpe se noue aux dentelles du berceau où un dernier enfant entre dans la vie au lendemain même du jour où en sortait son père. De proche en proche l'ombre funèbre gagne du terrain ; l'émoi du mystère se soulève en de nouveaux cœurs.

La mort n'est plus une visiteuse rare, qui passait presque inaperçue. Elle s'est installée au milieu de nous, avec éclat, avec fracas, en triomphatrice, déployant toute sa pompe grandiose.

Elle a son théâtre retentissant sur lequel le monde entier fixe les yeux ; son vaste domaine où elle opère en grand ; ces plaines d'Europe dont elle a fait, de la mer du Nord au détroit des Dardanelles, une allée de cimetière ininterrompue, pavée d'ossements, bordée de tombeaux, où les flaques de sang toujours rajeunies ne sèchent jamais. Lieu d'extermination, où tout ce qui se présente est sans cesse consumé par le feu, les vies autant que les pierres ; l'humanité y est réduite en cendres comme ses villages incendiés. Interminable

vallée de Josaphat, qui va d'une extrémité à l'autre de l'horizon, et où se fait le rassemblement le plus gigantesque des débris humains qui seront appelés à se ranimer quand sonnera la trompette du jugement.

Et afin que la place ne manque pas dans le vieux continent pour faire une sépulture à toutes ces victimes, l'océan, jaloux d'avoir sa part, ouvre chaque jour ses flots au passage d'un navire et creuse en se jouant une fosse nouvelle, où il emporte d'un seul coup les cadavres par centaines dans ses profondeurs insondées.

La mort a sa voix, celle du canon, qui sonne nuit et jour ces perpétuelles funérailles. Son glas crie aux combattants : ce n'est plus l'heure d'aimer la vie, préparez-vous à mourir. Et la puissante rumeur que rien n'arrête franchit les vallées, s'épand sur les campagnes, roule à travers les bois, et, se répercutant jusqu'au cœur des villes lointaines, mêle au tintamarre de leurs affaires ou de leurs plaisirs le rappel impérieux du drame qu'elle ne leur permet pas d'oublier. Dans la lugubre résonnance qui emplit sans arrêt l'horizon de l'Europe, passent des râles, des sanglots.

La mort a ses appareils de massacre, perfectionnés, multipliés. Elle n'a plus besoin de la faux symbolique que lui prêtaient nos pères. Nous l'avons armée de toute notre richesse, à la moderne. Notre science lui a construit un outillage d'un rendement bien supérieur. Elle va plus vite grâce à nos progrès.

Nos arsenaux l'approvisionnent chaque jour d'engins nouveaux : obus qui transportent leur charge d'explosifs par centaines de kilogs, à dix, quinze, vingt

milles de distance ; gaz asphyxiants pour empoisonner l'air ; liquides enflammés qui lancent au loin leur feu meurtrier ; grenades à la main, bombes d'avions, torpilles de sous-marins : la mort n'a que l'embarras du choix pour abattre plus de besogne et plus de têtes.

Elle a convoqué en face d'elle les plus beaux enfants de chaque pays, les plus courageux, les plus dévoués ; la fleur de l'humanité, la jeunesse ; sa vigueur, l'âge viril. Ils sont des millions, tous en état de sacrifice. Chaque jour, elle frappe dans le tas. Quand nous lisons dans nos communiqués laconiques, trop calmes au gré de notre curiosité : rien à signaler sur l'ensemble du front, cette journée morne de guerre qui passe insignifiante dans notre vie fut la dernière journée pour plusieurs de nos frères.

Et quand l'annonce d'un succès met à nos yeux un éclair de joie, c'est que là-bas des yeux viennent de se fermer pour ne plus se rouvrir.

Combien sont-ils ceux qui tombèrent dans les batailles fameuses qui ont pour toujours fait une renommée sinistre à un frêle ruisseau de la Belgique, l'Yser, ou à un petit sanctuaire de France, Notre-Dame de Lorette ? Combien d'ensevelis dans ces terres cadavériques, dont le sol est pétri de chair plus que d'argile,

...grands charniers de l'histoire,
Où les siècles, penchant leur œil triste et profond,
Viendront regarder l'ombre effroyable que font
Les deux ailes de la victoire.

(Victor Hugo).

On a beau s'endurcir à ces visions et comprimer son cœur à deux mains ; il s'en échappe un sanglot !

Ces morts demeurent, au front, sous le regard des vivants, dans leur intimité. Ils cohabitent. Des cimetières improvisés recueillent les victimes, rangées avec soin dans leurs tombes toujours proprettes et fleuries, qui s'alignent comme pour une parade militaire, au bord même des cantonnements occupés par leurs camarades. Ils reposent les uns contre les autres, ceux-là allongés au fond d'une fosse, ceux-ci endormis sur la paille et prêts à changer de couchette : une si petite distance les sépare !

Les morts continuent d'habiter la tranchée : ils la consolident doublement de leur souvenir et de leurs os. Sa force inexpugnable est faite du combattant, debout, à son poste, et des restes du héros étendu sous ses pieds. Parfois le cadavre porte encore secours à son ami et sert de parapet à la poitrine vivante.

On en trouve même au delà des lignes. Enterrés sur place, n'ayant d'autre sépulture que le champ de bataille, ils sont restés par petits groupes, comme en petits postes, en sentinelles avancées, continuant derrière leurs paupières closes à guetter l'ennemi, attendant que passent sur leurs têtes le galop de la charge et les clameurs de la revanche. Par endroits, le sol est légèrement exhaussé : c'est leur chair qui lui donne ces renflements, semblables aux plis d'un immense linceul, à demi soulevé, pour appeler d'autres hôtes. Ils dorment aux bruits de la canonnade qui ne les réveil-

lera plus, ne connaissant même pas la paix de ce dernier repos. Les coups qui ont brisé leur vie frémissante poursuivent encore leur cendre inerte ; leurs os sont secoués par le souffle des obus, déterrés, piétinés par le corps à corps. Et leur plainte doit monter vers ces combattants acharnés à troubler leurs pauvres corps de misère, s'il est vrai comme dit le poète,

> Qu'ils se parlent entre eux, sous terre, et qu'on entend
> Quand on passe le soir vers leurs tombes guerrières
> Un murmure indiqué courir dans les bruyères.
> (Coppée).

Il y en a d'autres, encore plus délaissés et plus saisissants à voir : ceux qui n'ont pas même reçu un linceul de terre pour se couvrir. Ils demeurent là où ils sont tombés, repliés sur eux-mêmes dans leur capote raidie, l'arme à la main, le visage découvert ou retourné contre le sol. Durant les mois d'hiver, les flocons de neige tissent leur blanc suaire, et dans les nuits lumineuses, la sérénité des étoiles les enveloppe de sa clarté attendrie. Tour à tour le soleil les dessèche, la pluie les détrempe, la terre les ronge, jusqu'à ce qu'ils achèvent de se confondre avec cette lande sauvage, devenue le reliquaire de la patrie.

Oh ! que nous ne sommes rien !

Memento, homo, quia pulvis est et quia in pulverem reverteris :

" Poussière humaine, tu t'en iras toute en poussière." Nulle part les vivants ne reçoivent plus vigoureusement cette leçon de mort.

Ils sont plongés dans ce spectacle et dans les réflexions qu'il impose. Ils habitent tout près de cet au delà auquel ils pensaient si peu, qui leur paraissait si loin : d'un instant à l'autre ils peuvent être appelés à en franchir le seuil. Aucun d'eux n'a le droit de se promettre vingt-quatre heures d'avenir.

La mort suspend perpétuellement ses menaces sur leur front. Ils la sentent tapie, comme l'ennemi, à quelques mètres, prête à bondir, à les surprendre, à les enlever. Où les emmènera-t-elle, que fera-t-elle de leur vie pantelante ? Qu'a-t-elle fait de leurs camarades sur qui elle s'est abattue ? Que se passera-t-il demain si c'est leur tour d'être touchés !

Ce n'est plus là simple question pholosophique, d'un intérêt abstrait. C'est une anxiété qui saisit chacun au cœur, une curiosité violente du mystère qui leur fait lever la tête au-dessus de ce parapet terrestre afin de voir ce qu'il y a tout au fond de l'horizon, du côté du ciel. Il en est bien peu qui, dans l'imminence d'une attaque, sous le feu d'un bombardement de plus en plus précis, sentant l'extrême fragilité de leur être, ne se soient pas livrés à une méditation de l'éternité.

La préoccupation de leur destinée dont les esprits forts avaient cru se débarrasser, comme on refoule une inquiétude inutile, surgit irrésistiblement. Au moins une fois dans leur vie, ils examinent d'un visage grave ce que c'est que mourir.

Ils s'interrogent. Ils interrogent leur avenir. Plus tragique que le spectacle de l'homme aux prises avec

la mort, s'ouvre le dialogue de l'âme avec l'invisible : " Qui es-tu ! Que n'annonces-tu? Que feras-tu de moi?

Unanimement, nos soldats repoussent la réponse matérialiste, qui limite à l'existence présente la vie humaine. Et ils laissent remonter du fond de leurs cœurs notre espérance chrétienne qui croit aux siècles immortels.

I.

Aucune expérience n'est plus décisive pour vérifier la valeur d'une doctrine que de l'envoyer au front : si elle résiste en cette fournaise, sa trempe est à l'épreuve du feu. Si elle succombe, sa force est vaine. Quel crédit accorderons-nous dans la direction de nos vies à une idée que tous abandonnent quand vient le moment de mourir ?

L'hypothèse au nom de laquelle l'homme serait uniquement composé d'éléments périssables peut se soutenir dans un livre : elle est intenable dans la tranchée.

Des indifférents avaient cru prendre leur parti de cette perspective hideuse. A vrai dire, ils n'y avaient jamais bien réfléchi.

Après la mort, tout est mort : ils répétaient, par insouciance, par jactance, l'horrible parole. Mais au sein de l'immense carnage, sa cruauté les révolte. Ils en sentent l'odieux, le mensonge, le scandale. Un sursaut d'indignation soulève leurs cœurs, et ils rejettent ce vin empoisonné de l'athéisme par lequel leur bon sens avait été troublé et leur vision obscurcie.

Acceptons, pour un instant, qu'on leur ait dit vrai. Un mur de cimetière barre devant nous l'horizon. Le dernier mot de notre existence c'est le fossoyeur qui le prononcera en renversant sur notre dépouille la pierre du caveau où nous disparaitrons tout entiers, pour toujours. Entre moi et mon chien, une fois mis en terre, aucune différence à établir. L'une comme l'autre nous ne serons plus qu'un paquet de muscles et d'os en travail de décomposition : c'est l'égalité absolue de l'homme et de la bête dans la pourriture définitive.

Soit ! Mais soyons logiques. Le gouffre du néant est creusé sous nos pieds : approchons tout au bord pour en sonder la profondeur. Regardons de sang froid tout ce qui s'y écroule, et quelle désolation va envahir le monde et enténébrer nos champs de guerre, achevant de nous accabler sous le poids de notre désespoir.

Cette terre est donc tout pour nous : notre berceau hier, demain notre tombeau. Prison sans fenêtre, nécropole sans issue, nous y sommes emmurés vivants, et nos grands rêves de vie meilleure se briseront les ailes aux murailles resserrées, à la voûte trop basse, dont toujours, vainement, ils chercheront à s'évader, vers l'inconnu.

L'humanité n'a plus d'avenir.

Plongée toute entière dans le système de forces qui composent ce monde visible, sœur des myriades d'êtres qui pullulent à travers l'étendue, formée des mêmes éléments que l'herbe des montagnes ou le troupeau des

plaines sauvages, enclose dans le même cercle que le vibrion de la goutte d'eau, elle est née comme tout ce qui existe ,d'un caprice du hasard : elle est vouée à la même destruction totale.

Sur le grand fleuve de la vie, cette petite chose pensante et sentante que nous sommes, n'est qu'un remous passager, une écume légère, suspendue à la surface, entraînée dans le perpétuel écoulement de toutes choses, roulée par l'amas des vagues énormes qui l'engloutiront un jour dans l'immensité anonyme du grand tout.

" Naître, mourir, qu'est-ce ? On a cru voir passer une ombre et entendre une plainte. C'est ce qui s'appelle l'homme." (Lamennais). Atome errant sans but, quelle raison de vivre a-t-il ? Il s'évanouira sans laisser plus de trace que l'empreinte marquée par ses pas un matin sur le sable et qu'efface déjà le vent du soir. Flamme d'une heure, ayant fini de briller, il se dissipera dans la nuit. Et tout sera consommé.

Si l'homme n'est que cela, un point imperceptible dans l'espace, un point plus minuscule encore dans la durée, " ce petit intervalle est à peine capable de le distinguer du néant." (Bossuet). Que vient-il faire dans la vie ? Quel intérêt y trouvera-t-il ?

Le profit de quelques années de bonheur ? Mais qu'est-ce qu'un bonheur qui doit finir ? O néant des félicités qui ne durent pas ! O tristesse des affections d'avance frappées par l'effroyable brièveté du temps qui les brisera un jour ! Elles fuient comme un songe. Et déjà, dans la joie même de l'heure qui nous les don-

ne, nous sentons la cruauté de l'heure qui nous les reprendra. Choyé par le destin, exaucé dans tous ses désirs, le cœur le plus privilégié est soudain glacé de désenchantement quand il se dit que la mort lui enlèvera les trésors qu'il possède et les êtres qu'il aime. Chaque minute en emporte une parcelle — la minute fatale viendra qui lui dérobera tout. Elle vient si vite, trop vite !

Elle me prendra mes biens. Elle me prendra moi-même. Elle m'arrachera moi-même, à moi-même. Elle me retirera mon âme, ma pensée, mon moi. Elle rejettera mon être dans le non être. Cependant, au terme d'une longue existence, je veux vivre encor :

> Je sens de l'être en moi pour une éternité.
> (Sully Prud'homme).

Déjà ! s'exclame le vieillard, courbé, brisé, défaillant, quand la mort lui met la main sur l'épaule. Même après des jours heureux, il ne se résigne pas à dire un adieu tranquille à l'existence. Il n'en a pas obtenu ce qu'il en attendait. Il n'a pas son apaisement. "Le cœur de l'homme et toutes les félicités de la terre mises en présence, le cœur de l'homme n'est pas comblé." (Jouffroy).

Les autres vivants trouvent ici-bas la satisfaction de leurs tendances et l'achèvement de leur destinée. L'animal qui n'est fait que pour les biens sensibles s'en contente. Leur possession transitive lui suffit. Quand il a mangé à sa faim, il se couche au soleil, il rumine, il dort ; il peut mourir, il a son compte et n'en demande pas davantage.

Mais l'homme porte en lui des profondeurs que la poussière des choses périssables ne peut rassassier. Il a faim et soif d'infiini. Tout l'inachevé de sa vie humaine se révolte contre la mort. Toutes les facultés de son être exigent un au delà.

Il a le pouvoir, dont la bête est dépourvue, de pénétrer par le raisonnement dans le royaume des réalités impérissables. Il contemple des idées qui échappent aux vicissitudes du temps. Il s'éprend d'amour pour des objets qui sont soustraits à la corruption du tombeau. La vérité, la vertu, la justice, l'honneur : à ces grandes choses, il est prêt à tout sacrifier, il se sacrifie lui-même, car elles lui apparaissent infiniment supérieures à tous les biens d'ici-bas. Pour elles, depuis trois ans, des soldats par centaines de milliers, ont donné magnifiquement leur sang.

Et après avoir vécu dans la familiarité de ces richesses spirituelles ; après y avoir attaché ses affections les plus nobles, au prix d'une lutte souvent difficile contre ses basses convoitises ; après s'être immolé au triomphe de ces causes qui ne meurent pas, l'homme serait condamné à mourir totalement ! Ses efforts héroïques et ses désirs généreux viendraient se briser, sans lendemain, contre la pierre d'un mausolée ! Ses aspirations, ses enthousiasmes, ses rêves de bonheur s'engloutiraient avec son cadavre, comme si ce à quoi il a cru n'existait pas, comme si ce pourquoi il a souffert se désintéressait de lui !

L'intelligence ne lui a donc été donnée que pour son

malheur ! Le seul avantage de ses hautes facultés d'esprit et de cœur serait de le faire souffrir, plus que les autres, de la cruauté de son sort. Il n'a été introduit dans la lumière que pour découvrir le cercle de ténèbres tendu autour de lui et qui va sans cesse se rétrécissant jusqu'à le reprendre dans sa nuit définitive. Il ne s'est élevé au-dessus des vivants qui l'entourent que pour mieux voir la désolation du gouffre où il doit retomber avec eux...

S'il proteste qu'il n'a pas réalisé toute sa destinée et qu'il porte en son être le pressentiment d'une existence meilleure, plus belle, plus pleine, à la mesure de ses espoirs incompressibles ; s'il réclame une autre vie pour compenser les insuffisances de celle-ci, corriger ses injustices et réparer ses inégalités, on lui imposera silence en lui jetant sur la bouche, au fond de sa fosse, quelques pelletées de terre !

Passe encore qu'il se taise l'heureux de ce monde qu'un corbillard emporte chargé d'années, d'honneurs et de bonheurs. Mais tous les autres n'auraient pas le droit de se désespérer, devant la dérision et l'iniquité de leur destin ?

L'adolescent qui meurt, au moment où il aspire à pleins poumons la joie enivrante de vivre, à l'âge où ses yeux contemplent les promesses dorées de l'avenir et de l'amour qui miroitent au loin !

L'enfant, au cœur tout candide, pour qui la vie et ses enchantements semblent ne devoir jamais finir ! Cet enfant d'un village de Belgique que des soudards allemands entraînent pour le fusiller et qui se débat entre

leurs mains avec un cri déchirant : Je suis trop petit, je ne veux pas mourir !

Le pauvre ! Né dans la souffrance, il aura vécu dans la misère, il agonise dans le dénuement, n'ayant connu que déceptions, privations, douleurs. Et c'est tout !

Et le sacrifié, celui qui fut victime de l'injustice ?

Et le héros, victime de sa bravoure ?

Et nos soldats ? C'est pour eux, surtout, que la vie est affreusement triste, la mort abominable, la guerre exécrable, si en nous il n'y a rien d'éternel !

Ce conscrit a 20 ans. Quand une balle aura fait de sa grâce juvénile une loque ensanglantée, cette chose sans prix, sans beauté qui constitue désormais son être n'ira même pas prendre place dans l'enclos où reposent ses proches. Elle sera peut-être abandonnée, sans un regard de pitié, enlisée dans le marécage, jetée avec d'autres dans une fosse banale, au bord d'un champ où le soc d'une charrue achèvera d'émietter ses os parmi l'argile grasse, fécondée par leur pourriture.

Tout s'achèvera dans ce lugubre enfouissement. Tout ce qui était en lui, son intelligence, son amour, se dissoudra dans ce tas de phosphate de chaux, comme la feuille morte qui s'en va faire de l'humus au pied des grands chênes.

C'est un disparu ! Le pauvre petit, répètera sa maman, dans une plainte monotone : Qui sait où il repose ? Dieu seul et ses anges connaissent la motte de terre où ses rêves et son corps ont fini par s'anéantir.

Les yeux qui le pleurent continuent de le chercher, bien après son départ, dans l'horizon que sa chère présence égayait. Les cœurs qui l'aiment le poursuivent plus longtemps encore. Ils veulent toujours le rejoindre, communiquer avec lui dans l'invisible et le retrouver un jour, dans l'au delà.

Mais puisque son âme est disparue, elle aussi, vous dit-on ! Elle n'est plus nulle part. De celui qui était tout pour vous, il ne reste rien, rien, rien ! Ah ! qu'elles redoublent vos lamentations à jamais inconsolées ! Ou plutôt que vos protestations éclatent contre le monstrueux blasphème !

Protestez donc, vous, les mères !

La Patrie vous prend vos fils. Elle sacrifie la chair née de votre chair. Vous le lui permettez, malgré votre amour : c'est votre honneur !

Mais si l'athéisme essaie de vous dérober leurs âmes et de s'en faire le meurtrier : ah ! cette fois il vous trouvera dressées en face de lui, frémissantes, insurgées au nom de votre immortel espoir contre son désespoir, lui criant qu'il en a menti et, pour le faire taire, j'ose reproduire ici ce mot de Lacordaire, écrasant du talon cette canaille de doctrine !

Nos morts eux-mêmes, si nous pouvions desserrer leurs dents, ne croyez-vous pas qu'ils associeraient leurs anathèmes aux nôtres ?

Pourquoi s'est-il sacrifié notre héros ?

Nous viendrons un jour célébrer magnifiquement le triomphe dont il aura été l'artisan. Mais que lui im-

portera l'éclat de nos pompes officielles ? Ses yeux sont fermés à toutes les splendeurs. Que lui importeront nos louanges, nos hymnes de gloire, nos discours retentissants ? Son oreille n'entend plus ces vains murmures.

Nous, les survivants, les victorieux, quand la guerre sera finie, nous sortirons du cauchemar ; lui ne se réveillera pas !

Renan avait raison, dans sa logique cynique : " Se faire tuer, c'est grande naïveté. Rien ne vaut la vie pour l'individu. N'être plus est la pire chose qu'il y ait. La victoire n'est pas une récompense pour la mort. Celui qui est tué, c'est le vrai vaincu."

Quoi qu'il arrive demain pour notre pays, nos morts sont des vaincus. Ils se sont immolés en vain. Leurs efforts se sont perdus dans le vide. Leurs espoirs heurtés au néant. Elles n'existent pas les divinités auxquelles ils ont dressé des autels et voué leur sang. En fixant si haut leur regard et leur cœur, ils ont été les jouets d'une chimère. Chimères, le Bien auquel ont cru ces serviteurs du devoir, la Justice pour laquelle se sont battus ces chevaliers du Droit. Derrière nos grandes déclamations, par delà leur grande immolation, il n'y a rien. Rien que l'indifférence de l'immense mécanique mondiale qui continue de tournoyer à l'aveugle, sans s'émouvoir au spectacle de nos sacrifices ni de nos douleurs. De quel intérêt est-ce pour la masse colossale de l'univers qu'un homme soit vertueux ou malheureux ? Dans l'amoncellement des

mondes et l'écoulement des siècles, qu'est-ce que cela peut bien faire qu'un être infime, qui vit une heure, se soit fait tuer par devoir, ou qu'il ait prolongé sa vie par lâcheté ?

Pour quelle cause t'es-tu donc sacrifié, soldat ? Au profit de qui ? Dans quel espoir ? Pour tes pères, ton pays, pour l'humanité ? Mais est-il bon que l'humanité continue de vivre ?

En nous dévouant à elle, sommes-nous certains de lui rendre service ? Qui sait si en renonçant à notre bonheur nous n'aggravons pas son propre mal ? Plus nous l'aurons initiée à une existence heureuse, aux charmes de la civilisation, aux spéculations de l'esprit, plus nous la condamnerons au pessimisme en accroissant à la fois son goût de la vie et sa terreur de la mort. L'opposition deviendra de plus en plus consciente, et violente, entre son amour des biens immortels, dont elle s'éprendra davantage à mesure qu'elle les connaîtra mieux, ou sa cupidité des joies terrestres dont elle accroîtra indéfiniment l'intensité, et sa vision plus réfléchie de l'anéantissement auquel elle est vouée. La contradiction grandira toujours ainsi entre ses désirs et son avenir. Elle voudra monter vers l'étoile dont la clarté l'attire sans cesse, et elle retombera d'autant plus lourdement au fond des abîmes. Après les rêves de plus en plus enchanteurs, le réveil de plus en plus cruel. C'es la folle qui remet chaque matin sa robe de fiancée, croyant que l'époux va venir, et qui chaque soir s'abat avec un nouveau sanglot sur le cercueil du bien-aimé.

Tous nos efforts n'aboutiraient qu'à ce résultat sinistre !

Nos héroïsmes n'auraient soulevé le monde sur les hauteurs que pour rendre plus affreuse sa chute dans le vide !

Mais c'est une imposture que cette prétendue marche en avant de la civilisation, pour laquelle on réclame le prix de notre sang. Dérision le progrès, si nous ne sommes qu'une procession d'ombres funèbres qui se succèdent indéfiniment, jouets stupides d'une destinée fantasque, pour rentrer les unes après les autres dans les ténèbres de l'inconscience.

Un jour viendra, où sur la terre épouvantée de ce morne silence, ce qui aura été l'humanité ne sera plus qu'un peu de poussière morte. Et notre globe continuera de se balancer à travers les espaces, sans qu'aucun survivant n'y garde le souvenir des êtres qui y auront vécu, jusqu'à ce que lui-même se décomposant à son tour, disperse dans l'espace ses cendres méprisées !

L'univers s'achèverait en cette monstruosité, dans cette contradiction : l'esprit vaincu par la matière, la conscience supprimée par la nature aveugle, la vie reprise à la gorge par le néant. La noblesse de cœurs généreux, des héros de la Patrie, des missionnaires de Dieu serait définitivement annihilée par le Grand Tout brutal et stupide.

Si c'est là notre destin, ô Mystère dont nous sommes l'œuvre, reprends-nous dans ton sein cruel et qu'elle cesse l'absurdité dont nous sommes victimes. Qu'elle

renonce à vivre cette humanité qui ne naît que pour mourir.

Oui, qu'il meure ce monde maudit ! S il doit finir ainsi, elle peut être prononcée sur lui la parole justicière jetée par le Christ pour la condamnation de Judas : Mieux eut valu qu'il ne fût jamais né !

II.

C'est la grandeur de l'homme et la marque ineffaçable de son origine divine qu'il ne peut demeurer en paix dans ces négations : du fond de l'abîme, tourmenté du besoin d'échapper à sa prison étouffante, son âme crie toujours vers les hauteurs. Un peuple qui marche les pieds dans le sang et qui offre tous les matins sa poitrine à la mort, est contraint de tourner ses regards vers les vérités éternelles.

Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

L'athéisme avait cru le tenir captif dans ses sombres thèses : il en brise le lien, comme le malheureux qu'on aurait cloué vivant dans son cercueil, et dont le désespoir rompt la cloison meurtrière, pour remonter vers la lumière et la vie.

Ecoutez la voix de nos hommes publics. Ils tiennent un langage nouveau. Le président de la chambre française, saluant la mémoire d'un de ses collègues tombé au champ d'honneur, disait du haut de notre première tribune officielle : " Cette guerre nous a appris à voir

autrement la mort.Sacrifiée à la justice, la vie humaine est, comme elle, supérieure aux choses éphémères : elle participe de l'éternel et de l'infini."

Notre existence ne va donc pas se perdre dans le néant, s'il est vrai qu'il y a en elle de l'éternité et de l'infinité.

Le témoignage de nos hommes de guerre a plus de poids encore. Ils sont intéressés à voir clair : C'est pour leur propre compte qu'ils cherchent la vérité. Leurs mains ont soulevé la lourde tenture funèbre qui en face d'eux fermait l'horizon. Qu'ont-ils aperçu par derrière ? Que disent-ils ?

A travers les fumées de la tranchée homicide, par delà les ténèbres de la mort, ils attestent qu'ils ont vu monter la clarté de Dieu.

Un grand nombre portait déjà notre croyance chrétienne au cœur. Mais jamais elle n'avait eu l'occasion de s'exprimer avec tant de force dans leur conscience, de leur faire sentir si vivement leur bienfait, Quelle sérénité brille à leurs fronts, marqués pour le sacrifice ! Quelles paroles dans leurs adieux ! Ils sont calmes en face de la mort, doux et accueillants pour elle ; ils la traitent comme une amie qui leur ouvrira le paradis. Ils ne veulent pas qu'on les pleure si elle les emporte vers Dieu. " Pensez à moi sans larmes : c'est, au revoir, que je vous dis. Ne me plaignez pas. Je crois à l'éternelle Béatitude," (Léo Latil). Leur prière sollicite même comme une faveur cette fin méritoire du soldat qui lui vaut une entrée plus prompte

aux parvis divins : " Si vous le voulez, Seigneur, donnez-moi la grâce de mourir dans une grande victoire, et faites qu'alors je vois au ciel votre splendeur."— (Psichari.)

C'est si simple de mourir quand on a la foi, et c'est si bon !

D'autres n'étaient pas, tant s'en faut, des convaincus au temps de la paix. Alors l'unique succès des choses périssables les absorbait, peut-être le péché aussi, qui éloigne de la vérité. La guerre les en dégage. Une déchirure se fait dans l'insouciance qui les aveugle, laissant pénétrer dans leur esprit un rayon qui vient d'en haut. Les réalités voilées leur réapparaissent. Hier, ils doutaient de Dieu, aujourd'hui leurs doutes sont plus pressants contre l'athéisme. Si la croyance n'était qu'illusoire, pensaient-ils ? Et ils se demandent maintenant si l'erreur, ce n'est pas d'être incrédule.

Ne diminuez pas le prix de leur affirmation religieuse en l'expliquant par un sentiment de peur. Jamais ils n'ont été libres, autant qu'ici, de penser en toute sincérité vis-à-vis d'eux-mêmes. C'est la peur d'une raillerie qui tenait leur foi timide et leurs lèvres muettes, devant leurs camarades sceptiques. Affranchis de cette faiblesse, en une heure et en un milieu où la raillerie s'est tue, ils ne craignent plus de réciter publiquement leur Credo.

J'ai offert à bien des moribonds, presque chaque jour, depuis le début de la compagne, le secours de mon ministère : un seul m'a écarté, en paraissant faire

un geste de dénégation : " Ce ne sont pas mes idées." Tous les autres se sont abandonnés ave confiance aux mains du prêtre, comme ils livraient leurs membres aux soins du médecin : " Voilà, mon âme : Vous savez mieux que moi ce qu'il lui faut, faites le nécessaire."

Plus d'un s'est converti en cette minute pathétique.

Au cours de la bataille de Champagne, j'entre dans un abri de blessés où des plaintes m'appellent....

" Venez me consoler, M. l'aumônier." Celui qui m'adresse cette supplication a les reins brisés, les jambes mortes. Il endure un supplice qui lui arrache des larmes. Dieu l'attendait en cette cruelle épreuve. Je m'approche de la civière où il gît, sous une voûte basse, dans un recoin sombre. Dès qu'il me voit allongé près de lui, il me prend les mains avec tendresse. Ses yeux me fixent, d'un regard où la sérénité de son âme brille à travers les pleurs de sa chair broyée. Il me conte sa vie, en quelques mots. Mais ces mots résument une sublime histoire ! " Je n'ai pas aimé Dieu comme je l'aurais dû. Quand on est jeune, on ne réfléchit pas. Avant la guerre, je ne pensais à rien, qu'à mon plaisir. J'étais protestant. J'ai fini par devenir indifférent. C'est seulement à dater de mon entrée en campagne que j'ai commencé à m'instruire. Blessé, j'ai passé une nuit, seul, sur le terrain, où la mort s'avançait vers moi. Mais Dieu la précédait de ses clartés. J'ai achevé mon ascension vers lui. Et à haute voix, pour bien me convaincre que j'étais catholique, j'ai récité mon " Credo." Dites-moi que Dieu m'aime, que je l'aime, et qu'en lui je ressusciterai."

Le temps presse : en quelques minutes je lui donne les sacrements qui achèveront de le rattacher à sa foi nouvelle. Sa première communion elle-même, il peut la faire ici, sur ce grabat d'agonie. — " Oh ! cette visite inespérée du Christ, à cette heure ! Je n'en suis pas digne ! Je ne suis pas prêt." — Quelle beauté eut jamais valu celle de son généreux martyre! Des larmes montent à ses paupières, toutes d'allégresse celles-ci. Il voudrait trouver une belle action de grâces, une offrande qui soit digne du bienfait reçu. " M. l'aumônier, je n'ai pas peur de la mort. J'irai voir Dieu. Je l'ai vu quand vous me l'avez donné." Il me disait cela, avec des yeux éclairés par l'extase intérieure, comme si dans la pâleur de l'hostie il avait vu l'éblouissement de Dieu. " Mais j'aurais voulu vivre cependant pour partager avec d'autres la grâce de ma conversion. Je vous donne mes souffrances : puissent-elles obtenir à votre ministère le pouvoir de toucher un jour un de mes frères, incrédule comme je le fus longtemps moi-même, et de le gagner à Jésus-Christ ! "

O beau soldat de France, qui es maintenant un saint du ciel, exauce la prière du prêtre qui t'aida à mourir et tiens ta promesse d'apôtre. S'il se trouve ici une âme encore étrangère à la foi de cette foule, obtiens pour elle, au nom de ton sacrifice, ce bonheur de croire qui fit la joie de ton agonie et qui fait maintenant ton éternelle béatitude.

Poussons plus loin notre enquête, à travers la plaine où est passée la marée rouge.

Regardez ces tombes qui s'éparpillent, à perte de vue. Quel signe les marque toutes ? Le signe sacré, celui de la croix. Nulle part, là où il était possible de le planter, il ne manque. Aucun mort n'aurait voulu en être privé. Quand des fossoyeurs eurent achevé leur triste besogne, l'un d'eux a ramassé deux planchettes dans le désordre de cette terre jonchée de débris. Il en a couronné l'humble sépulture. Et ces bras étendus sur les petits tertres, par centaines, par milliers, répandent une lueur de pitié à travers ce chaos et font entendre un chant d'espoir dans cette désolation. Ils disent que cette vie humaine, en sombrant, a voulu se raccrocher au bois sauveur et faire un acte de foi dans ses promesses sacrées. Malgré les jours d'oubli, de blasphèmes, ce chrétien, au seuil de l'éternité, s'est souvenu de l'espérance divine qui depuis 19 siècles fait tressaillir l'humanité au milieu de ses tombeaux : " Je suis, disait Jésus, la résurrection et la vie. Quand bien même vous seriez morts, moi, je vous ressusciterai éternellement ! "

Interrogez nos soldats. — Examinez leur attitude, c'est méthode plus sage pour les connaître. Hésitants peut-être à formuler leur croyance, ils en vivent, c'est donc qu'ils la portent en eux. Voyez leur piété pour leurs défunts. Au risque de se faire tuer eux-mêmes, ils bravent la mort pour ramener un mort, s'exposant à laisser sur le sol deux cadavres au lieu d'un, plutôt que d'abandonner un ami sans sépulture. Ils veulent du respect pour cette lamentable

dépouille : si elle n'était pas la poussière d'un futur ressuscité, pourquoi en prendrait-on un soin coûteux, affectueux, indéfiniment prolongé ? La même excavation pourrait servir au cheval de l'artilleur crevé près de son canon et au fantassin tué à son creneau. A celui-ci, cependant, on donne asile dans un cimetière plus orné que la demeure même des vivants. Quand tout fait défaut pour lui offrir une riche parure, on lui prodiguera au moins le luxe du pauvre, des fleurs sauvages, et le luxe du chrétien, des prières.

Car c'est plus que jamais à la guerre coutume de prier pour les morts. Tous tiennent à ce que le prêtre bénisse leur tombe, comme il a béni leur berceau. A toutes les funérailles, les chants liturgiques s'élèvent dans l'enclos funèbre, mêlés à la voix du canon. Dès qu'ils le peuvent, les compagnons du disparu se donnent rendez-vous à l'église pour lui adresser leurs suprêmes adieux. Au lendemain d'une affaire meurtrière, chaque régiment veut avoir sa messe des morts. Entre des faisceaux de fusils, un catafalque se dresse, vide de tout cadavre, mais évocateur des figures qui vivaient encore hier. Le drapeau tricolore s'incline sur le drap noir, aux larmes d'argent, comme pour apporter aux héros absents le dernier baiser de la patrie reconnaissante. L'Eglise s'approche, avec un cœur encore plus maternel et des paroles qui donnent une gloire plus vraie. Elle va redire les mots d'espoir qu'on l'invite à prononcer sur toute tombe, avant qu'elle ne se ferme, pour que la pierre funèbre n'écrase pas trop lourdement les malheureux ensevelis.

Dans l'ombre émouvante des nefs, les larges tentures funèbres isolent la foule du monde visible que les morts viennent de quitter. Elles semblent loin, ici, les joies de la terre, ses séductions, ses clartés. Seule vacille la flamme de quelques cires, pareille à des lueurs qui viendraient de l'au delà. Des chants plaintifs s'élèvent, comme un gémissement d'outre-tombe.

Songeurs, silencieux, ces guerriers se sentent au seuil du mystère, dont leurs yeux ne peuvent ni se détourner, ni sonder l'inconnu. Une fois de plus, ils se retrouvent en présence de la force invisible d'où procède leur vie et vers laquelle, comme les autres, quand leur tour sera venu, il faudra s'en aller. Quelle est cette impénétrable puissance ? Que veut-elle d'eux ? Qu'en faut-il attendre ou redouter ?

Ce n'est pas aux savants qu'ils vont le demander ; fiers de leurs découvertes, nous n'y avons pas trouvé le secret de l'énigme. Et tous les livres qui s'accumulent dans leurs bibliothèques nous laissent plus ignorants que l'enfant du catéchisme.

D'instinct, les moins croyants rouvrent leur âme aux pensées et aux chants qui ont accompagné le cortège des siècles sur le chemin de l'éternité. Toutes les générations sont venues mourir ainsi. Leur course terrestre achevée, tous nos morts reviennent se coucher au pied de l'autel qu'ils ont peut-être longtemps déserté. Ils veulent partir de là, rassurés, pour l'étape dernière. Cette religion qui les reçut lors de leur entrée en ce monde, les recueillera encore, à l'heure où ils en

sortent, pour les introduire dans le monde nouveau. Prêtresse aux regards divinement éclairés, elle est la seule qui sache d'où vient la vie du nouveau-né et où s'en va la vie qui a cessé de palpiter en ce cadavre. C'est toujours par cet intermédiaire irremplaçable que l'humanité entre en communication avec Dieu. C'est son secours qu'elle invoque avant d'affronter la redoutable rencontre. C'est sa main qu'elle saisit pour s'engager sous la voûte qu'on ne franchit qu'une fois. Ce sont ses docteurs que l'homme consulte pour obtenir l'explication de lui-même et l'annonce de sa destinée.

> Je sens pleurer en moi un étranger sublime
> Qui m'a toujours caché sa patrie et son nom...
>
> (Sully Prud'homme).

" Dis-moi qui je suis et qui je serai demain. Parle, ô Eglise du Christ, qui as reçu les confidences de l'Eternité. Un peuple entier t'interroge aujourd'hui, à genoux devant les tombeaux sans nombre de ses fils. Toi qui possèdes les clartés divines, fais-les briller au bord du gouffre où la guerre précipite nos héros, et montre-nous, à ton rayonnement qui ne trompe pas, l'entrée du royaume dans lequel ils s'en sont allés. Que deviennent-ils ?

> Par quels chemins confus sont-ils errants dans l'ombre ? "

Chaque agonisant a posé la question et il a entendu, avec quelle douceur, la réponse qui lui enseignait la noblesse de son destin.

A l'heure de la mort, l'Église éternelle et l'âme immortelle se sont retrouvées. Dans ce silence des voix humaines, impuissantes à dire les mots décisifs, la voix inspirée a été accueillie avec un renouveau de confiance et d'amour filial :

" Tu avais pu quelque temps m'oublier, murmure au chevet du moribond la tendresse de sa mère. Je t'attendais sans désespérer de toi. J'avais la certitude que tu me reviendrais. Jamais tu n'avais perdu pleinement ta foi en la survie où je dois te conduire : Tu hésitais seulement. Les brouillards du doute répandus sur les chemins de ton siècle avaient rendu ta marche incertaine. Mais ils n'ont pu t'égarer jusqu'au soir et tes derniers pas t'ont ramené à ton Dieu que tu n'as pas voulu plus longtemps méconnaître. Ah ! pourquoi mettais-tu ta grandeur à douter de ta grandeur ?

Maintenant que la terre n'a plus rien à te donner, hâte-toi de chercher plus haut un refuge à tes espoirs. Tout n'est pas fini pour toi, tout commence. Ton être ne se réduit pas à la durée du jour qui s'achève ; tu disposes d'un lendemain qui s'appelle toujours.

O mon beau soldat, que la rage de la bataille a mis en lambeaux : la terre va reprendre ton corps, pétri de son argile, il est à elle, qu'elle en fasse sa proie ! Mais elle n'étouffera pas dans sa boue ta vocation sublime. Tu es trop grand pour te coucher tout entier dans un cerceuil, Ton âme, Dieu l'a faite de son souffle : elle doit lui revenir ! Qu'elle secoue ta guenille déchiquetée, et qu'elle s'en aille vers les étoiles, son pays natal.

A cette mort passagère, tu ne perdras que ce qui est périssable en toi : ce dépouillement même te revêtira de ta définitive beauté. Ici nous ne garderons que ta cendre : l'étincelle divine qui brillait en elle fera retour à son foyer divin pour s'y ranimer de tout son éclat. Tu seras plus vivant que jamais là-haut, plus vivant que nous. Ta mort, c'est le commencement de ton immortalité."

Bénie soit cette assurance divine pour l'apaisement qu'elle apporte au tourment de nos esprits anxieux et à nos affections brisées ! Tintez, bourdons de nos cathédrales en deuil ! Cloches de nos paroisses, associez-vous à la douleur de nos foyers : au milieu même des glas funèbres qui pleurent la perte cruelle de nos héros, passe un écho des fanfares célestes qui au séjour des Bienheureux saluent l'entrée joyeuse de nos ressuscités !

Nos pressentiments ne nous avaient donc pas trompés. Nous sommes autre chose que ce troupeau sans avenir, accroché au flanc d'un globe pitoyable qui nous emporte dans sa descente fatale au fond des abîmes. Une autre perspective s'ouvre devant nos regards, une autre destinée sous nos pas. La terre est le sentier rapide qui nous mène aux collines éternelles. Nous sommes des exilés, en marche vers l'idéale patrie. Et sa beauté qui s'entrevoit de loin, dans l'horizon lumineux, fascine déjà nos cœurs.

De notre planète, grain de sable minuscule, nos yeux, maîtres de l'espace, sondent le firmament et vont rejoindre les profondeurs où se meuvent les astres d'or.

Ainsi, de la rive étroite de cette vie présente, nos pensées s'envolent et planent sur l'océan sans limites où se déploie la vie immortelle. Par delà le plan des choses visibles, nous devinons le monde immatériel qui nous entoure, le royaume de l'Infini qui nous déborde de toutes parts. Là demeurent les incorruptibles richesses : la vertu, le devoir, l'honneur, le bien.

Tout passera : notre terre et ses douleurs, et ses merveilles et ses futilités. Tout, et nos dépouilles elles-mêmes immobilisées au flanc des cimetières, Mais le ciel ne passera pas. Centre magnifique autour duquel gravite l'ordre moral éternel, c'est lui qui provoquait nos élans les meilleurs, c'est lui qui recueillera nos existences, si elles sont dignes de sa sainteté. L'Etre qui est au-dessus de tous les êtres, qui domine tous les siècles, échappant aux limitations et à la décadence dont est frappée toute créature, nous saisira hors de l'éphémère. Il nous fixera en lui pour nous éterniser. Triomphant de notre condition humaine qui nous tiendrait encore séparés de lui, il nous communiquera sa propre vie pour nous diviniser.

Ce n'est pas là un rêve fou, disproportionné à nos forces. A ne le voir que dans sa chair, l'homme est si peu de chose que sa prétention de se survivre et d'égaler Dieu en paraît ridicule !

Mais son âme le grandit jusqu'à cette immortalité et son baptême lui donne droit à cette magnificence.

Simple, son âme est d'une contexture indéchirable : les coups qui brisent son corps ne peuvent rompre sa trame indivisible. Spirituelle, ayant son activité pro-

pre, capable de s'exercer sans le secours de son organisme, elle n'est pas contrainte à suivre le sort de sa chair que la mort a ruinée. Fille de Dieu, elle est soustraite au pouvoir meurtrier des hommes. Quand ils ont tué l'un des leurs, il ne leur reste entre les mains qu'un cadavre : le souffle divin leur a échappé.

Œuvre de l'Esprit qui réside aux cieux, notre humanité est devenue, en outre, enfant adoptif de l'Amour qui descendait sur terre pour nous convier au partage de sa propre vie. La grâce nous a introduits dans sa parenté. En nos veines chétives, elle a infusé quelque chose de ses propres puissances. La mort fera de nous les hôtes intimes de l'Être adorable qui nous assimile paternellement à Lui. Nous contemplerons sa lumière en son foyer, nous puiserons sa vie en sa source.

Nous verrons Dieu comme il se voit, nous l'aimerons cœur à cœur, nous le possèderons et nous nous enivrerons de lui avec une allégresse sœur de la sienne. Sans cesser d'être marqués à notre effigie humaine, nous vivrons en Dieu. Un jour, nos corps eux-mêmes participeront à cette régénération de nos âmes. Avec ce qui fut notre revêtement d'argile éphémère, le souffle du Tout-Puissant rendra à nos visages leur harmonie visible dans une chair spiritualisée.

Elle sera dépassée l'ambition la plus vertigineuse qui projetait dans la nue nos espoirs d'avenir. Elle sera comblée, dans l'infini ! Jamais, sans la révélation chrétienne, nos rêves n'auraient osé monter si haut !

O vivante Beauté, o Joie parfaite, o Patrie sans frontière et sans haine, vous êtes donc la réalité su-

prême vers laquelle le monde est en marche. C'est de vous que nos âmes sont en attente. C'est en vous qu'iront renaître ces multitudes humaines emportées dans la fragilité de leurs jours mortels. En se rattachant à vous, les plus petites vies ont chacune leur destinée grandiose. Les noms les plus obscurs sont écrits au livre de votre gloire. Les vertus ignorées ici-bas seront citées à votre ordre du jour éternel. Les coupables, eux-mêmes, ceux-là surtout qui tombent aux champs du sacrifice, obtiendront leur place dans la sainte assemblée, car le devoir les a engagés sur le chemin qui monte vers vous et leur souffrance les a rapprochés de votre croix. N'auraient-ils fait qu'un pas en avant, votre miséricorde franchira la distance qui demeure pour aller à leur rencontre et leur conférer leur pardon.

Ils se rassembleront donc devant votre trône nos régiments fauchés dans les batailles. Leurs rangs seront au complet comme au jour du départ, et leurs visages seront de feu, leurs chants enthousiastes, comme les nôtres au jour du retour en nos foyers vainqueurs. Les morts seront ressuscités, les blessés guéris, les mutilés auront retrouvé leur beauté perdue, les disparus recommenceront à nous sourire. Tous les ensevelis réapparaîtront à la lumière ; ceux des rives inondées de l'Yser ; ceux d'Ypres, de Langemarck et de Saint-Julien ; ceux des ravins de boue et des tranchées de neige et des bois lugubres autour de Verdun ; et ceux qui roulent sans cesse comme des épaves dans les flots profonds de la mer, et ceux qui gisent dans les sables d'A-

frique ou sur la grève abandonnée des Dardanelles — Vous les retrouverez, vous les acclamerez, o Canadiens, vos morts de Courcelette. Le 22e bataillon se reformera à son poste d'honneur, montant la garde près de Dieu, comme ses drapeaux toujours de faction dans le sanctuaire de Notre-Dame de Montréal.

Vaincus d'un jour, par le coup meurtrier qui les renversa, ils seront, sous l'arc de triomphe azuré, les vainqueurs éternels, qu'aucune douleur, aucune défaite, aucun trépas n'atteindra plus .

Le seul mort de la guerre, ce sera le matérialisme, désespérant, dégradant. Puisse-t-elle en être le fossoyeur et l'ensevelir si profondément dans l'immense tombe creusée au sein de l'Europe par la colère des batailles, que son mauvais génie ne réapparaisse jamais.

Notre génération conservera longtemps, des années homicides qu'elle aura traversées, une impression de deuil et comme un goût de cendre dans l'âme.

La terre gardera toujours l'irréparable trace des fureurs de nos massacres. L'humanité n'en pourra perdre le souvenir.

D'âge en âge, elle parcourera la voie douloureuse, le long de laquelle ses fils se seront entretués, sous laquelle fraterniseront alors leurs cendres dans la paix des sépultures toutes proches. Les ouvriers de la victoire viendront y suspendre leurs trophées ; les vaincus y pleurer leur défaite. Les mères s'agenouilleront avec des fleurs et des prières sur les chères petites fosses qui auront recueilli leur enfant. Les poètes accorderont

leurs lyres douloureuses pour des chants funèbres. Aux grands anniversaires, les foules se répandront à travers ces tombeaux, apportant leurs hymnes de triomphes, leurs couronnes, leurs drapeaux, pour les fêtes triomphales de la patrie.

Tous ces pèlerins du souvenir éprouveront en ces lieux sacrés l'émotion qui saisit le voyageur dans la campagne romaine.

Cette terre des batailles sera pleine de grands morts comme la terre des catacombes, aussi rapprochés les uns des autres, souvent aussi sanctifiés. Les dépouilles qu'abriteront les vieilles tranchées, semblables aux galeries souterraines des dortoirs chrétiens, seront presque marquées des cicatrices du martyre. Sur les stèles qui raconteront à la postérité ce que furent ces soldats pourront se reproduire les inscriptions qui glorifient le courage des premiers témoins du Christ.

Terre sanglante, terre sainte, nul ne pourra s'en approcher sans qu'une gravité religieuse le pénètre. Un souffle d'éternité passera indéfiniment sur cet ossuaire, balayant les nuées d'indifférence, frappant au visage les esprits frivoles et les forçant à regarder vers la lumière d'en haut. Dans la mélancolie du soir, sous le recueillement des pins et des cyprès, ils entendront toujours un murmure lointain, mais dont la douceur dominera les tumultes de ce monde et les contradictions des impies. Ce sera l'écho du cantique éternellement chanté par nos grands morts, les grands vivants du ciel : *Credo in vitam venturi sæculi et in resurrectionem mortuorum. Amen.*